

Forum de ce numéro (pages 3 à 14)

L'Occident s'écroule... Et alors?

Editorial

Emerveillé par une pâquerette

La traditionnelle journée des Chrétiens de gauche romands s'est déroulée le 28 janvier à Yverdon-les-Bains sur le thème «*Sauvegarder la Création? Ma foi...*». Elle a permis à l'abbé Canisius Oberson de rappeler les merveilles de la nature, la découverte d'une pâquerette au sortir de l'hiver et de souligner l'émerveillement ressenti face à cette fleur.

Dans son passionnant exposé, l'abbé Oberson a souligné que l'avenir était dans le vivre-ensemble, le contraire d'une vie qui prétend pouvoir se passer des autres, dans une autonomie illusoire. «*A l'heure des grands défis écologiques, a-t-il affirmé, l'être humain doit retrouver le centre des attentions politiques, citoyennes, économiques et financières. Pour y tendre un maximum, il est indispensable de se serrer les coudes et de réapprendre à nous dire bonjour.*»

L'Occident est à l'ouest

Alors que l'Occident décline
A son chevet, guerres intestines.
Qui prendra le relais?
C'est moi, dit la Chine!
C'est moi, dit l'Inde!
C'est moi, murmure l'Afrique.
Je suis encore vivant
Soupire faiblement l'Occident.
Je vais me relever, innover
Personne ne prendra ma place
Pas même une bande de rapaces.
Je n'ai pas dit mon dernier mot
Oiseaux de mauvais augure, corbeaux
Partez, vous n'aurez pas ma peau!
Tel le Phoenix, je régnerai encore
Je ne suis pas à l'article de la mort.

Emilie Salamin-Amar

Autre avis personnel, le texte que nous a adressé Pierre Aguet, ancien conseiller national: «Très récemment, à deux jours d'intervalle, j'ai été interpellé par les remarques presque identiques de deux camarades athées. Ils disaient leur parfaite sérénité et leur profonde conviction: «*Après la mort, il n'y a que le néant, qu'un retour à la poussière.*» Ils ne pouvaient concevoir l'amour d'un Dieu qu'ils nient, ni son accueil dans un paradis imaginé par des hommes peureux de leur disparition définitive.

Ce n'est pas cette attitude, par ailleurs fort respectueuse de ceux qui pensent différemment, qui m'a interpellé. C'est la remarque que tous les deux ont placée à la fin d'une interview pour Pierre et à la fin d'un article pour Anne-Catherine. Qu'ont-ils dit? «*Une chose m'a gêné toute ma vie et plus encore en cette fin de vie, c'est le fait de ne pas pouvoir dire merci. Chaque fois qu'un événement heureux se produit, qu'une belle journée se termine, qu'un paysage me remplit d'admiration, je ne sais pas à qui dire merci.*»

C'est une chance, voire une grâce supplémentaire que nous n'avons jamais imaginée. Les chrétiens savent à qui dire merci. De plus, je remarque que les poètes qui se disent incroyants sont cependant très nombreux à faire entrer Dieu dans leurs textes. Pour conclure, je reprendrai la formule qui nous vient d'un rabbin de Jérusalem: «*Il n'y a rien de plus important dans ce monde que Dieu, qu'il existe ou qu'il n'existe pas.*»

L'essor est totalement indépendant des religions et des Eglises. Mais il convenait de publier ces deux témoignages qui sont des odes pour le respect de la nature.

Rémy Cosandey

Démantèlement des services publics

Sous la signature de Graziano Pestoni, l'Union syndicale du Tessin a récemment écrit une lettre à l'Union syndicale suisse (USS) par laquelle elle déplore l'attitude de la Poste qui ferme des bureaux, licencie du personnel et propose des conditions de travail de plus en plus précaires. Elle souligne notamment que le service aux usagers se détériore, que les tarifs augmentent et que le respect du personnel ne semble plus être une grande valeur. Elle affirme que le citoyen/usager est désormais considéré comme un simple client, sans droits.

L'objectif de la Poste n'est plus celui de fournir le meilleur service possible au citoyen/usager, il n'est plus non plus celui d'enrichir le pays avec sa présence et ses services. La Poste veut simplement réaliser des bénéfices financiers, pour les distribuer – demain – aux actionnaires privés. D'abord la Poste est devenue une entreprise autonome, puis elle a été transfor-

mée en société anonyme. La troisième étape sera celle de la vente des actions au privé.

Syndicom a demandé un moratoire contre les licenciements et la diminution des effectifs, contre la fermeture de bureaux de la Poste et la destruction du service public. Cette proposition sera sans aucun doute soutenue par la très grande majorité de la population. Il s'agit d'un premier pas important, urgent et fondamental. Nous sommes certains que l'USS s'engagera afin que cette proposition puisse devenir tout de suite une réalité.

Malheureusement la Poste n'est pas le seul exemple de démantèlement des services publics. La politique conduite par les CFF est aussi néfaste aux citoyens. Retards, trains bourrés de passagers et pertes de correspondances ne sont plus des exceptions. L'attention des CFF n'est plus vers l'usager, l'étudiant, le pendulaire, les

voyageurs. Les prix augmentent de plus en plus. Swisscom, quant à elle, réalise des profits vertigineux, grâce à des tarifs beaucoup plus élevés par rapport à l'étranger. Profits versés pour moitié aux actionnaires privés.

Comme si cela ne suffisait pas, Avenir Suisse, dans un récent document, demande que tout ou presque soit privatisé. La libéralisation a donc créé des graves préjudices. L'Union syndicale du Tessin considère indispensable une contre-offensive syndicale contre ce démantèlement. Il faut rétablir la nature publique des entreprises, mettre au premier plan la prestation du service aux citoyens et non pas la réalisation de résultats financiers. Elle est d'avis que les anciennes régies fédérales doivent être soustraites de la logique du marché; elles doivent être astreintes aux objectifs originaux et donc, en définitive, elles doivent être renationalisées.

Tenir les promesses, maintenant!

L'organisation «Solidarité sans frontières» a adressé au Conseil fédéral une pétition que *l'essor* soutient sans réserve. Voici son contenu:

Médecins sans frontières a récemment révélé à la Suisse la situation dramatique que connaissent les réfugiés en Grèce, dans les Balkans et en Italie. Frappés par le froid, survivant dans des camps bondés, des bâtiments abandonnés ou simplement dans la rue, plusieurs sont déjà morts. Les images qui ont été diffusées par les médias sont choquantes et honteuses pour la Suisse et pour l'Europe.

Choquantes, car la détresse des personnes qui ont fui la guerre et la misère pour se retrouver bloquées et gelées aux portes de l'Europe est intolérable. Honteuses, car cette situation est le résultat d'une politique européenne d'exclusion et de fermeture, dont les autorités suisses sont complices.

Le Conseil fédéral peut et doit prendre des mesures simples, efficaces et rapides pour venir en aide à des personnes qui sont tout simplement en train de tenter de survivre. C'est pourquoi nous vous demandons:

- d'accueillir immédiatement les 1500 personnes que vous avez promis de «relocaliser» depuis l'Italie et la Grèce

en automne 2015 et dont même pas un tiers n'est arrivé en Suisse;

- de cesser tous les renvois vers des pays qui n'ont pas les infrastructures

nécessaires pour garantir au minimum un hébergement digne aux personnes en fuite, en particulier l'Italie, la Grèce et les pays des Balkans.

Un homme de courage s'en est allé

C'est pendant la guerre, dans le Jura vaudois, à deux kilomètres des barbelés de la frontière, que Fritz est né. A l'ombre des sapins, cachés par les hautes herbes, les réfugiés clandestins passaient la nuit, sans bruit, le long du mur de la ferme de ses parents. Dans l'autre sens, des paquets et des messages étaient acheminés pour la Résistance. Situation prémonitoire?

Pendant de longues années, Fritz a été le secrétaire général et la cheville ouvrière du mouvement pacifiste des Résistants à la guerre. Dans ces années 60-70 de bouleversement et d'euphorie révolutionnaire, il était de tous les combats mais tenait fermement à la non-violence. Combien de jeunes militants lui doivent de n'avoir pas cédé aux tentations de l'action violente?

Il avait en horreur les xénophobes, les profiteurs et, surtout, les militaristes de tous bords. La solidarité était un art de vivre, avec les étrangers discriminés, avec les peuples déplacés, avec les anti-nucléaires et, bien sûr, avec les objecteurs de conscience qui, n'oublions pas, étaient jetés en prison pour refus de servir dans l'armée.

Et puis, c'est au Parti socialiste qu'il a donné ses forces et son expérience. Le combat politique pour une Suisse plus juste et plus équitable, il l'a longtemps mené face à des adversaires parfois féroces. Le roseau plie mais ne se rompt pas. C'était sans compter sur la maladie qui, petit à petit, l'a cassé de l'intérieur.

Sans se plaindre, Fritz Tüller a quitté sa famille qu'il aimait tant un jour de novembre 2016. Un homme de courage s'en est allé.

Philippe Maeder, un ami et camarade

forum : L'Occident s'écroule... Et alors?

Suicide de l'Occident, suicide de l'humanité?

Dans le livre qu'il a rédigé peu avant de mourir, Michel Rocard, ancien Premier Ministre français, fait un constat terrible: notre société est en train de se suicider. Il précise: «*La spéculation et la cupidité ont asphyxié l'économie. La marchandisation étouffe l'humanité et le ravage de la niche écologique menace la vie. Le précipice a beau s'approcher dangereusement, nous continuons allégrement notre marche vers l'effondrement.*»

L'Occident est-il vraiment mal en point? Quand le nouveau président des Etats-Unis proclame: «*L'Amérique d'abord*», l'Europe risque-t-elle d'être asphyxiée ou a-t-elle au contraire une chance d'abandonner l'élitisme centralisateur et de redonner le pouvoir au peuple?

Ce forum permet de faire un constat sans concession mais aussi de proposer des solutions simples et originales. Les contributions reçues sont si nombreuses qu'elles font l'objet de deux numéros de *l'essor*. Elles démontrent qu'il est possible de promouvoir un monde plus respectueux de l'humain et de la nature.

Rémy Cosandey

Pas de panique!

J'entends et je lis, ici et là, que l'Occident s'écroule... et alors? Nous n'allons tout de même pas regretter cet odieux système de mondialisation basé uniquement sur le commerce et le profit qui a infligé le chômage à deux ou trois générations. Il ne faut pas s'imaginer que notre monde véreux va s'écrouler d'un coup. Non, il s'effrite, lentement, mais nullement sûrement. Devant une situation catastrophique, nous n'allons pas attendre que toute cette civilisation qui est la nôtre se retrouve en état de délabrement. Nous ne laisserons pas la place aux autres. Car ceux qui désespèrent devant ce triste tableau sont des lâches, des fatalistes, tandis que ceux qui espèrent, et qui crient au changement, qui croient encore à un dernier sursaut pourraient être considérés comme étant atteints de folie furieuse. Peut-être bien que je dois être, moi aussi, un peu fêlée... disons que je suis une optimiste réaliste.

Un peu partout dans le monde des idées naissent afin d'améliorer notre système de gouvernance. Il suffit de prêter l'oreille, ou de lire ce que pensent les nouveaux révolutionnaires pour se rendre compte que le changement est dans tous les esprits. Sauf dans la tête de ceux qui sont actuellement aux commandes. Normal, ils savent qu'ils risquent de perdre leurs avantages, ou même leurs sièges au gouvernement, ou dans différents conseils d'administration.

Si l'on interroge un citoyen lambda, il se plaint de travailler trop, de passer des heures dans son véhicule ou dans les transports en commun pour aller à son travail. Vivre avec un seul salaire pour une famille n'est plus suffisant. Cela porte un nom: cela s'appelle survivre. Aujourd'hui, il faut deux salaires pour élever des enfants. Donc, les femmes ont été mises à contribution,

elles travaillent elles aussi, souvent à temps partiel, souvent mal payées, elles jonglent avec les tâches ménagères et éducatives. Les enfants sont bien souvent livrés à eux-mêmes. Cet exemple n'est pas représentatif, car il y a tous ceux qui sont sans emploi: les chômeurs. Alors, la colère monte en Occident, les peuples veulent du changement, dans certains pays européens on flirte avec l'extrême droite nationaliste. Aux Etats-Unis, un milliardaire vient d'être élu, ses promesses électorales paraissent folles, dès qu'il sera au pouvoir, il veut encourager le protectionnisme. Donc, cela voudrait dire qu'il veut casser ce monde du commerce à outrance que d'autres, avant lui, ont fabriqué et imposé au reste du monde. Serait-ce la fin des délocalisations? La fin du travail à bas coûts? La fin de l'esclavage moderne? La fin des longs voyages de nos fruits et légumes pour arriver dans nos assiettes?

Personne ne sait comment ce nouveau chef d'Etat va se comporter lorsqu'il

sera en fonction, mais une chose est sûre, c'est que s'il se désengage de l'OTAN, qu'il ne veille plus à la protection de l'Europe, peut-être bien que ce sera là le début d'un changement de paradigme. Lâchée par le grand frère américain, l'Europe n'aura pas d'autre choix que se prendre en charge afin de devenir une véritable communauté européenne. Mais, il faut qu'elle mette dès à présent les bouchées doubles, car le loup du Kremlin rêve de reconquérir ses anciens pays satellites. Par ailleurs, sur les rives du Bosphore, un autre ogre rêve, lui aussi, d'un nouvel Empire Ottoman.

Moralité... faut faire vite! Sinon, d'autres régions du monde, telles que la Chine ou l'Inde, risquent bien d'arriver à leur apogée, et nous serons voués à disparaître à jamais. Reste à savoir à quelle sauce ils nous mangeront! La suprématie, c'est un peu comme le jeu des chaises musicales...

Emilie Salamin-Amar

Ils ont collaboré à ces numéros

En plus de quelques membres du comité rédactionnel et de lecteurs de *l'essor*, les personnes suivantes ont collaboré à ces deux numéros consacrés au forum «L'Occident s'écroule... Et alors?» Par ordre alphabétique, il s'agit de:

- Beljean Jean-Jacques, pasteur, ancien président du Conseil synodal de l'Eglise réformée évangélique du canton de Neuchâtel (EREN), Colombier
- Graber Jean-Pierre, Dr ès sciences politiques, ancien conseiller national, La Neuveville (BE)
- Ledermann François, spécialiste en écoute et accompagnement spirituel, Genève
- Longet René, expert en développement durable, ancien conseiller national et ancien Maire de la Ville d'Onex (GE)
- Menétrey-Savary Anne-Catherine, ancienne conseillère nationale, Saint-Saphorin (VD)
- Motarjemi Yasmine, ancien cadre pour la sécurité alimentaire chez Nestlé, Nyon (VD)
- Roch Philippe, consultant indépendant, ancien directeur de l'Office fédéral de l'environnement, Russin (GE)

Comme d'habitude, les citations ont été choisies par la rédaction.

Joie, gratitude et bienveillance pour sortir du piège de la croissance

La plus longue civilisation humaine, celle qui a produit les magnifiques peintures paléolithiques, a vécu quarante mille ans en équilibre avec la Nature. Au Néolithique les hommes ont commencé à s'imaginer en dehors, ou au-dessus de la Nature; ils ont alors construit des sociétés en croissance continue jusqu'à l'effondrement, parce qu'ils ont été incapables de modérer leurs appétits avant que la Nature ne se retourne contre eux. Loin de tirer les leçons de la fin des sociétés de l'île de Pâques, des Mayas, d'Angkor, de Rome et de bien d'autres, la civilisation industrielle occidentale a amplifié le phénomène en contaminant la planète entière. L'alliance des sciences, des techniques et d'une philosophie positiviste qui considère l'homme comme maître d'un monde à son entière disposition nous a conduits à conquérir tous les espaces disponibles, d'en chasser les habitants qui y vivaient en harmonie avec la Nature et d'y installer un système d'exploitation illimitée des ressources naturelles et parfois des humains. Et cela se passe encore sous nos yeux: Penans du Sarawak, Pygmées du bassin du Congo, Surui en Amazonie et bien d'autres subissent la pression extrême de la conquête des derniers espaces sauvages qu'ils ont habités en paix depuis des millénaires.

Il faut avant tout inventer un système économique assurant la prospérité des individus sans expansion du système.

Robert Hainard (1906-1999)

Les conséquences de notre civilisation déraisonnable se font sentir de plus en plus clairement : les consommations de l'humanité dépassent aujourd'hui de 50% la capacité productive de la planète (empreinte écologique), la biodiversité a reculé de 50% en cinquante ans (indice planète vivante) et les pollutions stérilisent des surfaces grandissantes; ces phénomènes dûment observés diminuent encore la capacité productive de la Terre alors que les consommations d'une population croissante et d'une économie toujours plus vorace augmentent. Les inégalités s'accroissent et, contrairement à une opinion largement répandue, il n'y a jamais eu autant de miséreux sur Terre qu'actuellement. Le Programme des Nations Unies pour le développement

(PNUD) relève dans son rapport 2014 que 1,2 milliard de personnes vivent avec moins de 1,25 dollar par jour. Si l'on augmente le seuil à 2,50 \$ par jour, le taux de pauvreté mondiale passe à 2,7 milliards de personnes. Nous constatons ainsi qu'environ un tiers de la population humaine vit dans une intolérable pauvreté: cela fait autant de pauvres que toute l'humanité qui vivait en 1940 (2,3 milliards d'habitants sur terre): où est le progrès? Aucun système ne peut survivre longtemps dans un tel déséquilibre et avec de telles injustices.

Le moment est venu pour l'humanité, dans la diversité de ses cultures et de ses civilisations, dont chacune a droit d'être respectée, le moment est venu de nouer avec la nature un lien nouveau, un lien de respect et d'harmonie, et donc d'apprendre à maîtriser la puissance et les appétits de l'homme.

Jacques Chirac

Nous sommes piégés dans le système que nous avons mis en place, car l'endettement des privés et des Etats, le financement des assurances sociales, l'emploi et les mécanismes économiques reposent sur l'a priori d'une croissance matérielle continue. Dans nos sociétés occidentales industrialisées la consommation n'a plus seulement pour but de couvrir des besoins matériels et culturels, mais elle est devenue un but en soi, pour faire fonctionner le système économique et pour répondre à des formes de dépendances consuméristes dont les mécanismes rappellent les addictions aux drogues, à l'alcool ou à la violence. Nos consommations matérielles croissantes, dans un contexte d'expansion démographique et de contraction de nos ressources naturelles, annoncent des points de rupture qui entraîneront des souffrances immenses pour de larges parts de la population humaine. Il est peu probable que nous puissions sortir de ce cercle vicieux en conservant les mêmes paradigmes technoscientifiques qui nous ont menés là où nous sommes. L'espoir d'une science et de techniques qui nous libéreraient des limites que nous impose la Nature est

une illusion. Il nous faut plutôt repenser les valeurs qui sous-tendent notre civilisation et puiser dans les sagesses du monde des valeurs universelles qui rétablissent notre rôle de gardiens de la Nature, conscients de faire partie de la grande fraternité du vivant. Le sentiment d'être membres de cette grande famille nous libèrera de nos peurs, de nos frustrations, de nos besoins de se comparer, de dépasser ou de dominer les autres.

Une action est juste quand elle a pour but de préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est répréhensible quand elle a un autre but.

Aldo Leopold (1887 - 1948)

Rétablir la paix avec le monde humain et naturel commence par soi-même. C'est en cultivant au fond de soi la paix et la satisfaction d'être en vie dans un monde enchanté, que notre folle course à l'avoir se transforme en une profonde satisfaction existentielle, une envie de vivre pleinement et de partager cette plénitude avec tout ce qui nous entoure, dans la joie, l'humilité et la gratitude. Concrètement nous pouvons faire tous les jours des choix, même modestes, dans le sens d'une vie plus authentique, plus respectueuse de soi-même, des autres et de la Nature. C'est alors que notre vie se détend et s'épanouit et que, très vite, nous commençons à recevoir la lumière des autres et du monde, dans un sentiment de plénitude. Nous n'en devenons pas pour autant béats et naïfs, mais notre force de changement s'exerce avec davantage de douceur et d'efficacité. Cela nous permet de nous engager efficacement et concrètement en prenant position contre les projets qui visent à prolonger le système délétère dans lequel nous nous sommes piégés. Dans le domaine du commerce, de l'agriculture il faut revenir à des entités plus petites, plus locales sur lesquelles producteurs et consommateurs ont une prise immédiate. A l'école et dans la communauté il faut enseigner le respect, l'empathie, la collaboration et sortir du climat de compétition qui a pris possession du système de formation. Commencez à poser un regard apaisé

et bienveillant sur vous-mêmes puis sur les autres et sur le monde, et vous serez étonné à quel point tout change autour de vous; vous devenez alors les artisans d'un monde nouveau.

Philippe Roch

¹WWF, Rapport planète vivante 2016: http://awsassets.wwffr.panda.org/downloads/27102016_lpr_2016_rapport_planete_vivante.pdf

A lire:

Roch Philippe, *Le penseur paléolithique*, Labor et Fides, Genève, 2014

Roch Philippe, *Le libéralisme au défi de la croissance et de l'écologie*, dans *Facettes du libéralisme*, Fondation Martin Bodmer, Genève, 2015, p 213-261
Roch Philippe, *Méditer dans la nature*, Jouvence, 2014

Donald Trump: un danger pour l'Occident et pour le monde

Le langage du nouveau président des Etats-Unis a le mérite d'être très clair. Pour lui, les intérêts de son pays passent avant toute autre considération et, dès son entrée en fonction, il a pris une série de mesures qui font frémir le reste du monde. Il prétend que tout le monde sera gagnant avec sa politique mais il ne s'entoure que de généraux et de milliardaires.

Voulez-vous surmonter et vaincre le danger? Avant qu'il ne vous frappe, osez l'envisager!

Publilius Syrus, 1^{er} s. av. J.-C.

Donald Trump commence à démolir systématiquement ce qu'avait construit son prédécesseur. Grâce à Barack Obama, les Etats-Unis ont un peu atténué la politique guerrière et anti-sociale de George W. Bush. Le pays avait introduit une assurance-maladie pour les plus démunis et pris quelques mesures (pas suffisamment cependant) pour lutter contre le réchauffement climatique. Patatras: les Etats-Unis remettent tout en question et se réfugient derrière une politique isolationniste suicidaire.

Donald Trump promet tout et son contraire. Il encourage l'optimisation fiscale qui appauvrira la classe ouvrière qui dépend fortement des prestations publiques: écoles, hôpitaux, jardins d'enfants, transports publics. Qui voudra payer dans un pays dirigé par un spécialiste de l'optimisation fiscale?

Les travailleurs clandestins et les réfugiés? Le nouveau président des Etats-Unis promet de les chasser

(il vient de prendre un décret qui interdit l'entrée aux Etats-Unis des ressortissants de sept pays... mais pas l'Arabie Saoudite qui est le pays à plus forte densité de terroristes) et a décidé de construire un gigantesque mur le long de la frontière avec le Mexique... et de le faire payer à ce pays! L'écologie? Donald Trump considère que les accords de Paris pour lutter contre le réchauffement climatique sont caducs et qu'il convient de ne pas les ratifier. Il me fait penser à Christoph Blocher qui, alors que je lui avais posé une question lors d'une de ses conférences à Neuchâtel, m'avait répondu: «*Le réchauffement climatique est une invention des gauchistes*».

Joseph Stiglitz, prix Nobel d'économie, considère que Trump est dangereux: «*Aucun président n'a autant dénigré les minorités ou les femmes. Lorsque je faisais partie du gouvernement, on veillait à ce que chaque mesure, chaque déclaration, ne soit pas perçue négativement et qu'elle*

n'offense personne. Obama, Bush ou Clinton se percevaient comme présidents de tous les Américains. Avec Trump, c'est très différent.»

Il n'y a que Dieu qui puisse sans danger être tout-puissant.

Alexis de Tocqueville

L'Occident entre dans une période d'incertitude. Avec Donald Trump, les intérêts immédiats des Etats-Unis passent avant la collaboration internationale, l'égoïsme chasse l'empathie et la solidarité devient un gros mot. Il faut espérer que Donald Trump sera éjecté de la Maison Blanche dans 4 ans. Mais d'ici là, son racisme, son intolérance et son isolationnisme risquent de contribuer au déclin de l'Occident.

Rémy Cosandey

Sale temps pour la presse écrite

Ainsi, le magazine *L'Hebdo* a cessé de paraître. Comme d'autres journaux avant lui, il a été victime de la diminution des annonceurs et de la désaffection de ses lecteurs qui préfèrent consulter les sites d'actualités sur la Toile. Avec son ton résolument pro européen et anti UDC, *L'Hebdo* offrait une information objective et proposait des enquêtes bien documentées et souvent courageuses.

Un journal d'opinion meurt et c'est un coup dur pour la presse écrite. Celle-ci dépend hélas de la publicité et la diminution de celle-ci a un effet dévastateur. Heureusement, *l'essor*, qui n'est inféodé à personne, tient bon depuis 112 ans grâce à la fidélité et à la générosité de ses abonnés. Tant que nous pourrons compter sur eux, nous poursuivrons notre mission: travailler au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque, affirmer la primauté des valeurs de partage et aspirer à participer à l'éveil des consciences.

Comité rédactionnel

Comment préparer l'après-collapse

Remarque préliminaire - L'effondrement du système économique (soit, le collapse) pose d'abord un problème de survie et l'énergie n'en constitue probablement pas le volet principal. Mais la disparition des énergies non renouvelables sera déterminante pour la remise en question du mode de vie actuel.

Le collapse de la civilisation économique-industrielle semble programmé

«Comment pouvons-nous survivre?» est le titre d'un article de Teddy Goldsmith («How can we survive?», *The Ecologist*, vol 32, No 7, sept. 2002). Dans cet article Teddy souligne que le système économique en voie de mondialisation cherche à résoudre les problèmes actuels – déstabilisation du climat, pollution de l'air, de l'eau et des terres, famines, épidémies, paupérisation voire clochardisation de peuples entiers, etc. – par les méthodes mêmes qui les ont provoqués.

En vérité, la civilisation n'a apporté qu'une seule religion, celle de l'argent.

Alphonse Allais

Il s'agit donc d'une fuite en avant en accélération permanente. L'effondrement du système semble donc inévitable d'autant plus que tous les pouvoirs politiques et économiques ne voient le salut que dans la croissance des flux de matière, d'énergie et surtout d'argent, croissance qui est la raison première de nos malheurs. Teddy conclut son article comme suit: «Si nous voulons survivre beaucoup plus longtemps sur cette planète, nous devons revenir aux sociétés traditionnelles qui ont précédé le développement». Cela implique évidemment de changer notre vision du monde et de la société.

Le problème de l'énergie

En Suisse les énergies non renouvelables – pétrole, gaz naturel, charbon, nucléaire – fournissent plus de 80% (83,5% en 2004) de l'énergie finale consommée. Même avec une augmentation importante de la contribution des énergies renouvelables, il ne sera guère possible de maintenir

la consommation d'énergie à plus du quart de sa valeur actuelle (voir: *L'Energie au futur*, ADER, Editions d'en bas, 1997). Le renoncement aux énergies non renouvelables devra intervenir bien avant l'épuisement des réserves.

On se trouvera alors devant un abîme: très peu ou plus d'avions, de camions, de voitures, de centrales thermiques au fuel, de tracteurs, etc. Par suite, fin du tourisme de masse et de la mondialisation des échanges marchands. Retour à des économies de proximité, des sociétés de subsistance.

La biosphère est un tout organique

Un tout organique n'est pas composé de parties. Dans la biosphère il n'y a ni environnement, ni ressources. Mais il y a des cycles fermés qui permettent aux êtres vivants de fonctionner tout en maintenant la stabilité de la biosphère et si possible de l'écosystème dans lequel ils se trouvent. Un écosystème est un sous-ensemble dans la biosphère, pas une partie. Les êtres vivants, dont l'homme, devraient avoir un «comportement homotélique spontané» (E. Goldsmith). Cela n'empêche pas les déplacements, voire les voyages, mais signifie que ces activités ne peuvent pas dépasser certaines limites. On retrouve la nécessaire autolimitation qui permet la survie des sociétés. Comme l'a dit Cornélius Castoriadis: «*La société capitaliste court à l'abîme, à tous points de vue, car elle ne sait pas s'autolimiter*» (C. Castoriadis, *Stopper la montée de l'insignifiance*, in *Le Monde Diplomatique*, août 1998).

La civilisation économique-industrielle se développe donc comme un cancer sur le corps de la biosphère. Les pouvoirs en place croient apparemment que le cancer peut survivre à l'organisme qui le porte et font ce qu'ils peuvent pour accélérer son développement. Il en résulte une croissance exponentielle de la production de déchets qui transforme les écosystèmes en dépotoirs et compromet la santé de la biosphère.

Le collapse n'est pas descriptible

L'effondrement d'un système aussi compliqué, ramifié et interconnecté

que l'économie mondiale n'est pas descriptible à l'avance. Le collapse implique une multitude d'échelles de temps et d'espace ce qui le rend infiniment complexe et non modélisable. Il s'agit d'une sorte de changement de phase, par analogie avec l'apparition de cellules convectives hexagonales dans un fluide initialement homogène quand on le chauffe par en dessous.

Préparer l'après collapse

Comme il ne s'agit pas d'un événement que l'on peut décrire, il est difficile de proposer des mesures pour en atténuer les conséquences dans le cadre de la société telle qu'elle est aujourd'hui. Cette société n'y survivra pas. Il est plus que probable qu'il y aura des violences et des misères, mais il s'agit aussi d'un renouveau, d'une renaissance.

La civilisation occidentale combat la bêtise mais cultive la connerie.

Paul Carvel

Tout ce que l'on peut faire pour anticiper l'événement reste à l'échelle locale, éventuellement régionale. Dans le domaine de l'énergie, le plus important sera sans doute de réduire notre dépendance le plus possible et d'assurer les besoins résiduels par des énergies renouvelables. Par exemple dans tout logement prévoir au moins une pièce chauffée au bois, si possible la cuisine; supprimer les utilisations calorifiques de l'électricité comme le chauffage des locaux ou des aliments; augmenter le recours à l'énergie solaire pour la production de chaleur et d'électricité. Si on tient à conserver une voiture, choisir celle qui consomme le moins et qui roule au gaz. Elles existent et le gaz naturel peut être remplacé par le biogaz pour un nombre forcément limité de véhicules. Le plus important sera probablement l'entraide dans le cadre du voisinage immédiat, du quartier, de la collectivité locale. Essayer de mettre en place des relations avec des paysans, repérer les endroits cultivables dans les alentours: on se souviendra du plan Wahlen.

Les maîtres mots dans ce contexte sont la convivialité et la modestie. Le rétablissement de ces deux vertus essentielles est d'autant plus difficile que les credo économiques stupides qui ont cours aujourd'hui –par exemple «la main invisible du marché» ou encore «l'avantage comparatif»– ont donné lieu à la pensée unique, une non pensée comme disait Castoriadis. Il en est résulté que convivialité et modestie ont été évacuées comme inutiles parce que non génératrices de profits. L'égoïsme prôné par Adam Smith comme clef de la prospérité rend le retour aux communaux problématique. Il n'y a pourtant pas d'autre choix à long terme.

Il reste à souhaiter que la raréfaction inéluctable des soi-disant ressources ne donne pas lieu à des conflits destructeurs. Le meilleur moyen pour éviter l'holocauste me semble être de démanteler progressivement les hiérarchies de pouvoir. Cela signifie pour l'essentiel d'apprendre à désobéir et à se moquer du pouvoir. On en est malheureusement assez loin.

Le collapse de la civilisation industrielle

Le collapse, ou effondrement, de civilisations ou sociétés n'est pas un phénomène nouveau. Il a eu lieu à différentes reprises au cours de l'histoire humaine. Mais la notion de collapse ne peut, à mon avis, s'appliquer qu'à des sociétés suffisamment complexes, munies de structures, de différents groupes sociaux en inte-

raction les uns avec les autres, d'une assez grande diversité d'activités liées les unes aux autres. Il s'agit de sociétés assez grandes. Une tribu peut éventuellement disparaître suite à une catastrophe naturelle, mais elle n'est guère susceptible d'effondrement.

Le collapse a fait l'objet d'études historiques. Selon Joseph A. Tainter (*The collapse of complex societies*, Cambridge University Press, 1988), le collapse est fondamentalement la perte soudaine d'un niveau établi de complexité sociopolitique. (Je préfère le terme de complication puisqu'il s'agit de constructions humaines. Je réserve le terme de complexité aux manifestations de la vie). Une société complexe qui a collapsé est soudainement plus petite, plus simple, moins stratifiée et moins différenciée du point de vue social.

Joseph A. Tainter passe en revue un certain nombre de collapsés qui ont eu lieu dans le passé: l'empire romain, la civilisation Maya, des empires sud-américains, asiatiques, voire africains. Parmi les raisons de ces collapsés, il cite des invasions par d'autres peuplades, les maladies, les changements climatiques, inondations, sécheresses, perte de fertilité du sol, problèmes politiques, effondrement des services publics, etc. Mais une cause assez générale est l'augmentation de la complexité mise en place pour résoudre les problèmes auxquels la société est confrontée. Il arrive un moment où le coût marginal pour

des améliorations et pour assurer le fonctionnement de la société devient prohibitif et où les investissements consentis à cet effet aboutissent au résultat contraire. Il y a là une similitude avec ce que Illich a désigné par le nom de Nemesis: l'entreprise médicale menace la santé, trop de trafic tue le trafic, la lutte contre le terrorisme augmente le terrorisme, etc. L'autolimitation est une nécessité pour la survie, ce que Cornélius Castoriadis a souligné: «La société capitaliste est une société qui court à l'abîme, à tous points de vue, car elle ne sait pas s'autolimiter.» (*Le Monde Diplomatique*, août 1998).

Les sociétés dont parle Tainter n'étaient pas globales. Un empire pouvait s'écrouler dans une partie du monde sans mettre en danger des sociétés implantées ailleurs. Aujourd'hui ce n'est plus vraiment le cas. Tout le monde dépend du pétrole du Moyen Orient, tout le monde utilise des dollars américains, qui ne valent en fait plus rien. Nous sommes tous interconnectés via satellites par des téléphones portables, des cartes de paiement, la TV, etc. Et surtout nous sommes tous entraînés dans une croissance économique absurde qui menace la biosphère dans son ensemble et détruit la société. La prospérité se mesure par des indices boursiers qui ne traduisent en fait que le délabrement de la biosphère et de la société.

Pierre Lehmann

Nous basculons dans une nouvelle société

L'Occident c'est nous. Et nous nous écroulons? Nous écroulons-nous vraiment? Perdons-nous nos valeurs? N'avons-nous vraiment plus de force pour rester debout? Sommes-nous anéantis? Tombons-nous en débris? Je ne serais pas si radicale.

Oui, l'Occident change, oui, nous basculons dans une nouvelle société. Cela se voit par l'insécurité qui nous condamne à prendre de nouvelles habitudes, par la perte des valeurs démocratiques qui inquiète ceux qui abordent la deuxième moitié de leur vie, mais aussi les jeunes qui ne trouvent pas de travail malgré une recherche acharnée d'améliorer les PIB, par la volonté

de toujours progresser, de mener la mondialisation à outrance même si elle tue le local, par les changements climatiques malgré les efforts écologiques et le petit enthousiasme politique de grand pays, par la perte de respect des gens et des biens.

Et je continue. Oui, l'Occident change par l'individualisation, l'éducation des enfants élevés par des mères qui font carrière, par le trop de tout, le mélange des cultures, les anglicismes, les hommes barbus qui perdent leur beauté et j'en passe.

Le comble fut de lire dernièrement dans *Le Temps* «et si on change les rites de Noël, au lieu du rassemble-

ment des familles, des cadeaux et des festins, partons entre copains...» Oui, l'Occident change, oui, nous basculons dans une ère nouvelle.

Heureusement que des forcenés du positif créent des associations mettant sur pied des actions semant des graines d'espoir au coeur des hommes de bonne volonté.

Pierrette Kirchner-Zufferey

Agir dans une situation désespérée

Le concept d'«Occident» s'appréhende avec difficulté car il est porteur de sens multiples. S'agit-il de l'héritage dit judéo-chrétien, du libéralisme politique ou économique, de l'héritage des Lumières, de la laïcité ou encore de la philosophie des Droits humains? Envisageons cette question de manière globale dans le cadre de ce bref article.

L'Occident va-t-il s'écrouler? Je ne le pense pas. Bien au contraire, il achève sa conquête du monde. Économiquement, politiquement et philosophiquement en partie il est en train de supplanter tous les autres systèmes. Il déferle sur les peuples attachés à leur terre comme sur les civilisations reliées aux ancêtres. Il s'est affranchi du christianisme qui lui assignait certaines limites (le prêt à intérêt «raisonnable» du calvinisme par exemple) pour ne garder de cette religion que son dynamisme devenu appétit éthiquement incontrôlé de conquêtes économiques et politiques. Même les communismes russes ou chinois y ont succombé, à des degrés divers. Il s'insinue partout avec la capacité de dissoudre les systèmes qu'il rencontre.

L'on pourrait se demander quelles sont les raisons de son succès mondial. Je pense qu'il est dû au fait qu'il rejoint en l'être humain son animalité la plus primitive et la moins civilisée. Certes, il est plus subtil que les civilisations antérieures ou actuelles basées sur la force ou la barbarie. Mais il rejette toute limite éthique si ce n'est celle de son propre intérêt – à court et long terme – et celui de sa «tribu» ou de son clan moderne. Comme le chat, il ose jouer avec la souris et ne se contente pas de tuer pour subsister. Il le fait de telle manière que ses ressources durent un certain temps, toutefois pas au point de préserver un avenir à très long terme.

Actuellement, le thème de la fin des civilisations, suscité par l'angoisse collective, est récurrent, et on l'applique à l'«Occident» comme on l'a appliqué à la chute de l'Empire romain. Mais ce n'est pas légitime. La civilisation humaine en son entier est dorénavant concernée. Le système «occidental mondialisé» dont le pouvoir réside maintenant en très peu de mains, est devenu insensible, irraisonnable et prédateur parce que les centres de décisions n'ont plus de contact avec la situation concrète des individus et de la création qui en subissent les conséquences. Inconscient de ce qui se passe «sur le terrain», le système est actuellement incontrôlable.

Que faire? Première hypothèse: le système a envie de durer. Il pourrait donc s'autolimiter par un meilleur respect des droits humains et une exploitation raisonnée de la nature. Seconde hypothèse: le système va s'emballer car il a déclenché des phénomènes irréversibles comme le réchauffement climatique, la pollution et les injustices et les grands raouts politico-écologiques n'y peuvent pas grand-chose.

Que faire? Peut-on encore agir dans une situation désespérée où chaque solution isolée, écologique, sociale ou politique paraît possible mais où, prises ensemble, ces solutions se heurtent à des limites infranchissables. Je

pense que des pistes de remédiation existent encore – sans pouvoir toutefois affirmer qu'elles seront efficaces – dans la réhabilitation du politique, des religions non fondamentalistes ou encore de l'humanisme. Le politique, qui dispose du pouvoir, répugne à l'exercer de peur d'être marginalisé. Les religions non fondamentalistes se tiennent en retrait et se focalisent sur la personne au détriment des grands thèmes que sont la justice, la paix et la sauvegarde de la création. L'humanisme et la société civile se sont repliés sur les thèmes du bien-être et des droits individuels. La prise de conscience que l'humanité a besoin de la nature, de la paix et de la justice pour subsister mais que la nature n'a pas besoin de l'humanité n'est pas encore faite.

Sans une alliance de salut entre États, gouvernements, grandes religions, société civile et mouvements humanistes pour reprendre en main l'avenir, le déclin et la disparition sont l'hypothèse probable car cette alliance suppose un effort qui ne se limite pas au tri des déchets ménagers et à l'achat de voitures moins polluantes mais à l'action par des groupes de pression d'un type nouveau dans un monde où gauche et droite politiques, absorbées par le système, ont perdu la main. L'effort ne pourra partir que d'individus ou de groupes qui créeront des contre-modèles (cf. le film «*Demain*») mais aussi prendront des engagements soutenus d'écrire sans relâche aux entreprises, aux gouvernements, aux journaux et autres media comme en participant activement aux débats sur les réseaux sociaux et les réseaux privés, communautaires et familiaux. Cela suppose un travail de lobbying incessant de chaque personne consciente de la réalité pour que le politique, réhabilité, prenne des décisions, comme aussi les religions, les entreprises, les ONG et les associations de tout genre. Rude, lourde mais noble tâche!

Jean-Jacques Beljean

La décadence en chiffres

Les huit hommes (il n'y a pas de femmes!) les plus riches du monde possèdent une fortune totale de 430 milliards (430.000 fois un million!) de francs. La moitié la plus pauvre du globe, soit 3,6 milliards de personnes, dispose d'une fortune inférieure. Cela veut dire qu'une seule personne a autant d'argent que 450 millions d'êtres humains. Bill Gates, le patron de Microsoft, est en tête: il possède une fortune de 75 milliards de francs. Placée avec un intérêt de 4%, cette somme rapporte plus de 8 millions de francs par jour, samedi et dimanche compris. La décadence du monde commence par le fossé indécemment qui sépare les super riches et les super pauvres. Et ce sont les milliardaires qui réclament encore une baisse d'impôt! La barre de l'obscénité est franchie depuis longtemps. (RCy)

Sauvegarder nos capacités à gérer les enjeux globaux

Tout d'abord mettons-nous d'accord sur les termes. En effet, par Occident on entend les pays industrialisés, sachant que le mode d'industrialisation qui s'est imposé (qui a été imposé) au monde est né de phénomènes intervenus en Occident à partir de la Renaissance. Tels la mise en avant de la science expérimentale comme approche explicative du monde (domaine précédemment réservé aux religions), la volonté d'expansion commerciale et coloniale, l'invention de la machine à vapeur et l'exploitation à large échelle, dès le 18^e siècle, du charbon.

Un concours de circonstances historiques

Toutefois, la Chine et le monde Arabe avaient eu une sérieuse longueur d'avance scientifique et technique. Ce n'est pas sur la capacité de conquête ou de colonisation qu'ils diffèrent de l'Occident, c'est sur la phase historique: au moment où l'Occident prend sa posture expansionniste, tous deux se trouvent en phase de repli. Mais par Occident, on entend également la généralisation des libertés publiques, la revendication de l'Etat de droit, la formulation de droits humains, économiques, culturels et sociaux, l'exigence de participation démocratique.

Cette dynamique expansive sur le dos des autres régions du monde, et depuis une cinquantaine d'années des générations futures, est-elle en train de s'écrouler? La perte d'influence de l'Occident est certaine, sa dominance est battue en brèche déjà par le simple jeu de la démographie.

L'Occident ou le monde?

Mais cela remet-il en question le modèle occidental? Et est-ce un problème? Le modèle économique actuel est celui d'une croissance matérielle, inégalitaire et négligeant les capacités de la nature à fournir des ressources et à traiter les déchets et fondée de plus en plus sur des besoins artificiels. Il est aujourd'hui adopté par la quasi-totalité des régions du monde. Cela ne

saurait empêcher qu'il doive en effet être mis en question.

Par contre, ce qu'il ne faut pas remettre en question, ce sont les valeurs dont se réclame l'Occident et dont il se veut le garant: libertés publiques, démocratie, Etat de droit. Les régimes autoritaires de tous pays affirment régulièrement que les droits humains et l'égalité juridique entre êtres humains sont des avatars néo-coloniaux. Aucun dissident, ni en Russie, ni en Chine, ni en Iran ni maintenant en Turquie, n'a jamais partagé cette interprétation injustifiable.

L'enjeu: notre capacité à gérer le monde

La persistance de la crise et la croissance des inégalités font que l'Occident connaît actuellement une vague de repli sur l'enveloppe nationale, censée protéger les populations fragilisées d'une mondialisation mal orientée. Cette vague de renforcement des Etats est lourde de périls car elle installe des gouvernants hostiles aux institutions supranationales, et par là actionne un véritable cercle vicieux.

Les plateformes de débat et de négociation internationales sont en effet le seul espoir de traiter les déséquilibres écologiques, économiques et sociaux globaux par des régulations de niveau adéquates. Les enjeux sont sociaux (conventions de l'OIT), environnementaux (Accord de Paris sur le climat), économiques et éthiques (traité sur la responsabilité des entreprises multinationales réclamé par plusieurs Etats, régulation des flux financiers et de la fiscalité). L'Etat nation n'est ici à l'évidence pas la bonne échelle.

S'unir pour peser sur le monde?

Ce n'est pas l'Occident qui s'écroule, c'est notre capacité à gérer les enjeux globaux qui risque de sombrer, de par la faiblesse de la volonté politique face aux intérêts économiques. Si l'Occident devait s'écrouler, ce serait sous le poids de sa propre faiblesse à se réformer et à empoigner de front les enjeux de notre temps. Il est vrai qu'il est

bâti sur une ambiguïté fondamentale: le libéralisme politique qui est à la source des droits humains, et le libéralisme économique, qui est à la source de leur remise en question à travers une liberté sans responsabilité.

Les Nations Unies sont nées en 1945 sur les ruines de la Deuxième Guerre mondiale, et ont réussi, en intégrant la centaine de nouvelles nations nées entre la fin des années 40 et 60, à répondre à l'attente de l'universalité. Par contre l'UE, née dix ans plus tard des ruines de la même guerre, dans le but d'unifier économiquement puis politiquement le continent, n'est pas parvenue à se créer une légitimité populaire.

Les gouvernements y cherchent avant tout à préserver leurs intérêts nationaux. Ils n'ont promu aucun patriotisme européen, aucun sentiment d'unité entre les peuples du continent, pourtant si proches culturellement. Et, mis en difficulté, chacun met sans hésitation la faute sur Bruxelles.

Ce que nous avons à perdre

Dans divers pays d'Europe, comme la Grande-Bretagne, tentés par le repli national, la tendance est à se complaire dans l'illusion d'une grandeur perdue. Faute d'avoir compris que l'UE permettait à l'Europe d'avoir (tout juste) la taille critique pour peser sur le monde, les Européens risquent tout simplement de se retrouver isolés et divisés. Dans ce sens, l'Occident ne va pas s'écrouler, mais se disperser, se dissiper.

Que les décisions se prennent ailleurs n'est que justice. Que cinq siècles de domination européenne n'aient été qu'une parenthèse dans l'histoire de l'humanité n'est pas particulièrement choquant. Par contre, que deux siècles de droits humains, de démocratie et d'Etat de droit se révèlent eux aussi comme une parenthèse vite refermée de l'histoire de l'humanité aurait tout pour nous déplaire. Or, si la démocratie reste incapable de tenir ses promesses d'égalité de droits et de chances, elle risque bien de sombrer et les valeurs qui nous tiennent à coeur avec.

René Longet

Soigner le cancer qui gangrène l'Occident

«*Nous, scientifiques, médecins, juristes, humanistes, citoyens, convaincus de l'urgence et de la gravité de la situation, déclarons que: le développement de nombreuses maladies actuelles est consécutif à la dégradation de l'environnement. La pollution chimique constitue une grave menace pour l'enfant et pour la survie de l'homme. Notre santé, celle de nos enfants et celle des générations futures étant en péril, c'est l'espèce humaine qui est elle-même en danger.*» Appel de Paris du 7 mai 2004, par l'Association pour la recherche thérapeutique anticancéreuse (ARTAC).

Cet Appel de Paris nous met en face de nos responsabilités ici et maintenant. Que Trump puisse jouer des tours pendables à l'environnement humain et terrestre par son langage toxique et son comportement extravagant ne change rien à notre engagement en faveur d'une planète respirable pour les êtres vivants. Car il s'agit bien du présent et de l'avenir des êtres vivants, au rang desquels les enfants et les vieillards sont parmi les plus faibles.

Le monde du partage devra remplacer le partage du monde.

Claude Lelouch

Est-ce l'Occident qui a réussi une désagrégation de l'harmonie de la création en si peu de temps? Les êtres humains de cet Occident sont-ils tous partie prenante du désastre spirituel et écologique auquel nous assistons?

La question n'est pas aussi évidente dans la mesure où le système capitaliste nous a envoûtés insidieusement avant que quelques groupes de citoyens ne réagissent politiquement et socialement pour sonner l'alarme. Et pourtant, la science devenue alliée du «progrès» social et économique et par là se prostituant trop souvent dans les illusions du capitalisme donne toujours la part belle à la croissance, toujours plus à la croissance, mais quelle croissance?

La croissance, le grand dieu de l'Occident, le grand paradigme de l'enrichissement, de la lutte contre le chômage, contre la pauvreté, d'une

société illusoirement heureuse. La croissance, le mot chéri des capitalistes, «bien de chez nous», conduit à l'exploitation effrénée de nos ressources terrestres et atmosphériques. Dès que nos gouvernements ont pris la mesure si peu efficace de lutter contre la pollution sans abandonner le dogme tout-puissant de la croissance, il s'en est suivi une amnésie quasi immédiate des dangers consécutifs à la «pollution mentale et physique». Et pourtant, personne ne peut dire que nous ne sommes pas avertis par les conférences sur le climat. Des scientifiques responsables ont posé des diagnostics implacables et presque rien n'y fait. Des milieux d'affaires, des milieux politiques continuent de préconiser des projets économiques et financiers sans aucun égard pour la santé de notre terre.

Nous ne devons pas renoncer à la technologie mais la manier avec sagesse comme le ferait le docteur Jekyll en conservant à l'esprit la santé de la Terre et non celle des hommes. C'est la raison pour laquelle il est beaucoup trop tard pour le «développement durable»; nous devons opter au contraire pour un repli durable.

James Lovelock, *La revanche de Gaïa*

Etat grave de pollution

Pourquoi n'y a-t-il pas de révolution des esprits pour changer le cours des choses? Pourquoi notre volonté de

changer le fonctionnement de notre société capitaliste ne fédère pas de grands mouvements sociaux pour la survie des êtres humains? Lorsque des médecins, des professionnels de la lutte anti-cancéreuse lancent un Appel en 2004 pour avertir l'Occident et le monde des dangers graves pesant sur la santé des générations actuelles et futures de l'humanité, pas de réactions constructives. Voilà que nos villes se retrouvent en 2017 dans un état grave de pollution et nos dirigeants en font le constat en continuant de construire des infrastructures routières au détriment d'un développement des transports publics. La croissance est un appel insidieux à la mobilité des salariés. Plutôt que de développer le travail où les gens vivent et habitent, les travailleurs sont contraints de se déplacer pendant des heures pour leur travail. La santé au travail, déplacement compris, n'est pas prise en compte.

Un bien n'est agréable que si on le partage.

Sénèque

Mais pourquoi les personnes concernées ne se révoltent-elles pas pour changer leur destin? L'individualisme est-il devenu le cancer de notre société? Le capitalisme érigé en principe directeur de nos sociétés occidentales ne peut que favoriser l'individualisme. Le PARTAGE est le lien de la communauté citoyenne. Alors, partageons nos biens spirituels, intellectuels, et matériels! Peut-être arriverons-nous à soigner le cancer qui gangrène l'Occident.

André Babey

LE BILLET DE PHILIPPE JUNOD

Co & Co

Cocorico! Connexion et communication sont les mamelles de la pub branchée. Mais lorsque votre brosse à dents sera connectée, Big Brother aura gagné. Quant à la communication, elle est aujourd'hui l'objet d'un nouveau culte: on va jusqu'à lui consacrer des musées, substituts modernes du temple. Belle métaphore de la vacuité, où l'enveloppe éclipse le contenu. Et la guerre des logos bat son plein, véritable logomachie. Il est temps de détourner le mot de Pascal: le vacarme instantané de ces intérêts mesquins m'exaspère...

Un effondrement? Oui, mais de quoi?

L'effondrement est incontestablement un thème à la mode. Les cassandres de toutes catégories s'en donnent à cœur joie. Seul le délai varie. Certains annoncent la catastrophe pour 2030, d'autres nous accordent généreusement un sursis jusqu'à la fin du siècle. Des effondrements, notre planète en a déjà connus beaucoup, de l'extinction des dinosaures à la disparition de civilisations remarquables, enfouies sous les ruines de Mossoul, de Tombouctou ou d'Alep. Mais ils n'ont jamais tout anéanti. La question est donc aujourd'hui de savoir ce qui menace de s'écrouler et si c'est grave. Ceux qui ont le courage de s'aventurer sur le champ de mines qu'est notre futur prédisent l'anéantissement de la civilisation («occidentale», précisent-ils), ou de la société industrielle, ou du système bancaire. D'autres catastrophes sont annoncées, telle qu'un effondrement planétaire sous l'effet de la démographie, une invasion migratoire ou une insurrection massive des laissés pour compte. Sans compter le péril nucléaire, puissance autodestructrice par excellence. Il est permis de penser que certains effondrements seraient moins dramatiques que d'autres, voire carrément souhaitables. Personnellement, j'aurais un faible pour l'insurrection globale et je ne dédaignerais pas l'écroulement du système capitaliste, pas plus que celui des nationalismes identitaires. L'essor d'autres civilisations que l'occidentale n'est pas non plus pour me déranger.

Aujourd'hui cependant la menace écologique est considérablement plus redoutable en raison des grands déséquilibres globaux dus à l'épuisement des ressources, à la réduction dramatique de la biodiversité et aux changements climatiques. Le véritable danger réside dans l'incapacité des Etats à maîtriser ces périls tant qu'ils sont encore circonscrits. Or ils semblent déjà devenus ingérables parce qu'ils présentent un risque systémique, tout comme les banques «too big to fail». Les divers composants qui déterminent l'état de santé de la

biosphère sont emprisonnés dans un réseau d'intérêts économiques interconnectés au point que l'effondrement de l'un d'eux, par un effet domino, pourrait entraîner la chute de tous les autres. Alors plutôt ne rien changer, renflouer les banques et l'industrie pétrolière, semblent se dire les puissants de la planète, et tant pis si la destruction de l'écosystème finira par nous entraîner dans l'abîme. A partir de là, on peut toujours se rassurer en songeant à la théorie du chaos: l'interdépendance des systèmes a pour effet que les modifications de leurs éléments, même infimes, peuvent déclencher des bouleversements considérables et irréversibles. C'est aussi ce qu'on appelle l'effet papillon. Or ces nouvelles configurations peuvent déboucher sur l'émergence d'un équilibre nouveau.

La douceur est le contraire de la barbarie, elle conduit à la civilisation; son contraire conduit à la guerre.

Didier Court

Par ailleurs, j'aime bien me souvenir que l'anéantissement des grands prédateurs comme les dinosaures a favorisé l'épanouissement d'espèces jusque-là marginalisées et menacées, dont l'espèce humaine. De même, on dit que les incendies de forêts donnent une chance à des plantes jusque-là étouffées par la végétation d'accéder à la lumière et de se développer. Certes, un incendie, c'est d'abord une catastrophe. De même, les désastres annoncés entraîneront la ruine, la souffrance ou la mort de nombreuses personnes, ainsi que des désordres monumentaux. Mais les désordres peuvent, eux aussi, se révéler féconds, créer de la résistance et engendrer du neuf. Jusqu'ici aucun effondrement n'a pu avoir raison du savoir, de la culture, de la création artistique ou de la pensée. Les plus grandes douleurs infligées à notre monde ont toujours mis debout des hommes et des femmes pour les exprimer, pour les partager, pour

résister, pour aider, pour compatir, pour construire une forme de résilience.

Les biologistes et les naturalistes nous apprennent aujourd'hui que l'empathie et la coopération sont des caractéristiques des espèces vivantes aussi naturelles et fondamentales que l'agressivité et la compétition. Non! L'homme n'est pas un loup pour l'homme. C'est le néolibéralisme et le dogme de la croissance qui ont enfoncé dans la tête des gens le culte de la performance, de la rivalité, du chacun pour soi et de la recherche du profit. Mais il est encore possible de «décoloniser l'imaginaire», comme le disent les adeptes de la décroissance, et de mettre en œuvre des formes d'intelligence collective. Le changement est en route. Des investisseurs lancent une campagne de boycott des énergies fossiles. Le mouvement citoyen des «artisans de la transition» a commencé, partout dans le monde, à donner vie à des projets communautaires, des expériences collectives, des productions locales et des échanges non marchands, en marge des réseaux consuméristes et si possible hors d'atteinte de l'impérialisme numérique des Google, Apple, Facebook, Uber et compagnie, dont on attend avec espoir l'effondrement. Rien à voir avec un survivalisme sectaire, raciste, inspiré par la peur et sa cousine la haine. L'alternative en marche repose au contraire sur la confiance, la qualité des échanges et le courage. C'est peut-être ce qu'il y a de plus humain en l'homme qui parviendra à nous reconnecter à la vie dans sa puissance originelle.

Et si toutefois il prenait à notre planète l'envie de se débarrasser de notre espèce humaine qui a si malencontreusement travaillé à sa dégradation, il faudrait se réjouir que la disparition de ce redoutable prédateur permette à de nouvelles formes de vie de se déployer sous le soleil!

Anne-Catherine Menétrey-Savary

Décider de notre disparition ou de notre survie

Les problèmes écologiques que nous avons nous mêmes créés mettent notre civilisation en péril. Mais est-ce la première fois que cela se produit? Non. De nombreuses autres sociétés se sont éteintes avant la nôtre... seule l'échelle planétaire du problème le rend cette fois-ci incontournable. Alors que sait-on de ces sociétés disparues? Quelles erreurs ont-elles commises? Que peuvent-elles encore nous apprendre avant qu'il ne soit – pour nous aussi – trop tard?

La valeur d'une civilisation se mesure à ce qu'elle sait non créer, mais entretenir.

Edouard Herriot

Le professeur Jared Diamond, scientifique de renom, géographe et professeur à l'Université UCLA, prix Pulitzer 1998, a beaucoup étudié ces questions. Elles sont au cœur de son livre: «*Effondrement – Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*» paru en français aux Editions Gallimard, en 2006. Nous avons lu ce livre, qui a d'ailleurs déjà fait l'objet d'une note de lecture ici, dans *l'essor*. Et dans le cadre du forum de ce numéro, il est plus que pertinent d'y revenir.

La première partie de l'ouvrage nous fait découvrir l'histoire de quelques civilisations disparues: les Mayas, les habitants de l'île de Pâques, les Vikings du Groenland, et d'autres encore. Explorant leurs origines, leurs ressources, leurs outils, leurs méthodes d'agriculture et de construction ainsi que leur organisation sociale, le professeur Diamond nous présente les recherches approfondies qui ont été faites sur leurs problèmes, leur déclin, et parfois leur extinction, avec toutes les preuves de la brutalité des événements et des souffrances traversées. C'est aussi l'histoire des archéologues et de leur patient travail pour rassembler les éléments du puzzle et les mettre dans le bon ordre...

Suivent trois exemples de sociétés qui ont su résoudre leur crise sur

le long terme. Ce sont celles des hautes terres de Nouvelle-Guinée, de l'île de Tikopia (Pacifique) et du Japon. Toutes les trois se sont trouvées confrontées à des problèmes écologiques: déforestation, érosion et perte de fertilité des sols. Dans les deux premiers cas, le territoire concerné était assez restreint pour que les habitants puissent rapidement prendre conscience des problèmes, avoir une vue d'ensemble de la situation, et être impliqués dans la recherche de solutions (gestion du problème par le bas). Dans le Japon des 17^e et 18^e siècles, par contre, ce sont les shoguns qui ont imposé des règles drastiques pour reconstituer la forêt gravement endommagée (gestion du problème par le haut). Dans tous les cas, la population a également appliqué un contrôle sévère des naissances, imposé par le manque de ressources alimentaires.

Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.

Aimé Césaire

Dans la seconde partie de l'ouvrage, nous plongeons au cœur des grandes crises actuelles. Le génocide du Rwanda y est abordé, non sous l'angle ethnique, mais sous l'angle de la surpopulation et de la rareté des terres cultivables. La République dominicaine et Haïti mettent en lumière l'importance des relations avec l'extérieur, ainsi que les effets visibles de différentes politiques au niveau de la protection de l'environnement. La Chine est présentée comme un pays souffrant de nombreux problèmes de pollution et de raréfaction des ressources, mais par ailleurs prêt à prendre des mesures radicales, parmi lesquelles le contrôle des naissances. L'Australie nous amène à nous intéresser aux problèmes de pollution dus à l'exploitation minière, à la surpêche, à une agriculture subventionnée alors que

les terres sont très pauvres, aux problèmes causés par l'introduction d'espèces non indigènes, ainsi qu'aux dérèglements locaux produits par le réchauffement climatique mondial.

Les œuvres de civilisation ne naissent pas sans peine; elles peuvent mourir bien plus soudainement qu'on ne pense.

André Thérive

Enfin, dans la troisième partie, l'auteur synthétise les résultats de ces observations et en tire des enseignements. Comment les sociétés en arrivent-elles à prendre des décisions catastrophiques? Les explications sont variées: certaines sont rationnelles (les personnes qui décident sont éloignées des lieux où les problèmes se posent, les changements dans l'environnement se produisent à un rythme imperceptible ou sont masqués par des fluctuations) mais d'autres sont plus irrationnelles. On y voit, preuves à l'appui, que les élites dirigeantes, si elles vivent de façon repliée sur elles-mêmes, peuvent prendre des décisions nuisibles à l'ensemble d'une société, notamment par soif de pouvoir et recherche de prestige. Ce phénomène n'apparaît pas si les dirigeants vivent dans les mêmes conditions que le reste de la population. «*La compétition pour le prestige fait rarement bon ménage avec la vision à long terme*» explique l'auteur. Et la vision à long terme est essentielle pour prendre des décisions qui assureront l'avenir d'une société. D'autre part, certaines sociétés se sont trouvées devant un cruel dilemme: mourir dans le respect de certaines valeurs qu'elles jugent fondamentales ou s'adapter pour survivre. Les Vikings du Groenland sont morts de faim alors qu'ils étaient littéralement entourés de poisson de mer, mais refusaient d'en manger (comment réagirions-nous si nous devions à l'avenir tirer nos protéines des insectes, par exemple?). Sans même évoquer

forum : L'Occident s'écroule... Et alors?

l'abandon du pétrole, le partage équitable des ressources, etc.

Jared Diamond reste pourtant optimiste car malgré les facteurs environnementaux qui mettent une société en difficulté, il n'existe pas de certitude quant à l'issue d'une crise. Les décisions prises par les personnes concernées restent toujours déterminantes. Certes, les exemples de sociétés ayant survécu à une crise grave n'occupent qu'un chapitre du livre, et on déplorera peut-être que les conseils pour des actions concrètes au niveau individuel soient relégués dans les notes bibliographiques... mais tel n'est pas le propos de ce livre, de toute manière.

L'auteur fait quand même la liste des douze problèmes majeurs auxquels nous sommes actuellement confrontés au niveau mondial. Chacun est assez grave pour, à lui seul, nous mettre en danger, même si les onze autres étaient résolus. Pour résumer, ces douze problèmes sont les manifestations du fait que, pour atteindre notre niveau de vie et notre niveau de population actuels, au niveau mondial, nous grignotons inexorablement le capital qu'est pour nous la nature: les terres cultivables, les forêts, les espèces animales. Selon le professeur Diamond, «du fait même que nous suivons de plus en plus cette voie non durable, les problèmes mondiaux d'environnement **seront** bel et bien

résolus, d'une manière ou d'une autre, du vivant de nos enfants. La seule question est de savoir si la solution ne sera pas trop désagréable, parce que nous l'aurons choisie, ou désagréable, parce qu'elle se réglera sans que nous l'ayons choisie par la guerre, le génocide, la famine, les épidémies et l'effondrement des sociétés.»

Un aiguillon, donc, pour nous réveiller et nous faire prendre conscience à quel point l'action, tant individuelle que collective, est urgente pour redresser la barre avant que nous ne subissions la même fin que les sociétés pourtant bien organisées des siècles qui nous ont précédés.

Pierre Clément

La lâcheté des chrétiens d'Occident

L'Occident, notamment l'Amérique du Nord et l'Europe, est largement dominé par des habitants qui se réclament du christianisme. Aux Etats-Unis par exemple, les évangélistes se comptent par dizaine de millions et ne ratent pas une occasion de faire la morale aux athées ou à ceux qui pratiquent une autre religion.

Mais les chrétiens d'Occident, qu'ils soient catholiques, protestants ou orthodoxes, sont davantage préoccupés par les échanges commerciaux qui leur permettent de se remplir les poches que par la défense de leurs frères orientaux. Selon une récente étude, il y a 105 millions de chrétiens orientaux provenant des pays où le christianisme est né. Que ce soit en Syrie, en Irak, en Egypte, au Pakistan, en Iran ou ailleurs, ils sont partout persécutés, parfois même assassinés. Écoutons René Guillon, auteur du livre «*Ces chrétiens qu'on assassine*»:

«En Orient, les persécutions croissantes poussent les chrétiens à fuir les pays où est né le christianisme. Au Maghreb, en Afrique subsaharienne et parfois jusqu'en Extrême-Orient, parce que chrétiens, ils sont contraints au silence et parfois assassinés par centaines. Des églises, des habitations sont saccagées, des cimetières profanés. A nos portes, des fatwas sont édictées, des chrétiens condamnés. Et ces agressions insoutenables se heurtent au silence de la communauté internationale, oubliée de ce que «la liberté de pen-

sée, de conscience et de religion» est inscrite dans la Déclaration des droits de l'homme.

Juifs et musulmans sont aussi persécutés. Mais la reconnaissance de leurs souffrances ne doit pas se faire au prix de la négation de celle des chrétiens. Y aurait-il de bonnes et de mauvaises victimes? Des victimes dont on doit parler et d'autres qu'il faut passer sous silence?»

Pendant que les chrétiens d'Orient sont martyrisés, tués, massacrés, les pays occidentaux se taisent. Ils préfèrent se compromettre avec des régimes

obscurantistes comme l'Arabie Saoudite. L'argent n'a pas d'odeur et la vente d'avions ou de bateaux de guerre est plus importante que le respect des droits de l'homme!

En abandonnant les chrétiens d'Orient, l'Occident fait preuve de lâcheté. Quand l'argent compte plus que les valeurs, quand les bénéfices justifient toutes les trahisons, quand l'égoïsme est plus fort que l'intérêt général, alors on peut parler de décadence. Si l'Occident ne se ressaisit pas rapidement, il va sombrer comme l'Empire romain.

Rémy Cosandey

Lucerne et Neuchâtel, mauvais exemples

Après Lucerne, voilà que Neuchâtel limite le nombre d'heures d'enseignement dans ses écoles. Il faut faire des économies, les caisses publiques étant désespérément vides. Nous le disons depuis longtemps, le démantèlement des services publics dépend directement de ceux qui, avec l'effort de tous, encaissent les bénéfices de l'activité générale et refusent de payer les impôts qu'ils doivent.

Or, les deux cantons cités ont baissé drastiquement les impôts de leurs entreprises sous prétexte que d'autres viendraient s'installer chez eux et que celles qui s'y trouvent déjà seraient si prospères qu'elles payeraient plus d'impôts qu'avant. Cette théorie ne s'est jamais concrétisée. Ces deux cantons en donnent la preuve. Le seul argument des défenseurs de la RIE 3 fédérale tombe. J'ajoute que les entreprises internationales font depuis de nombreuses décennies n'apparaître leurs bénéfices que dans les Etats qui ne les imposent pas. C'est le scandale peu médiatisé des prix de transfert. Voilà qui flétrit encore plus l'argument.

Ne nous laissons pas enfumer plus longtemps avec ces prétextes qui ont la vie dure à force d'être répétés de votations en votations. Ne donnons pas plus d'argent à ce 1% de notre population la plus riche. Elle ne nous le rendra pas au centuple comme elle le promet. Non, ne nous laissons plus avoir...

Pierre Aguet

C'est le capitalisme qui s'écroule!

Tout être soucieux du devenir de l'humanité s'interroge sur ce qu'elle deviendra d'ici peu. Il y en a qui, affolés par le nombre croissant d'alertes, se résignent. Que pourraient-ils entreprendre pour préserver le destin des générations à venir? D'autres, minoritaires, s'interrogent.

L'impasse dans laquelle nous nous trouvons découle de la faillite d'un système inique de répartition des richesses imposé par une petite minorité depuis plusieurs siècles dans le monde au détriment du plus grand nombre. Le capitalisme pouvait sembler jadis être la voie royale vers l'épanouissement de l'espèce humaine jusqu'au jour où son accaparement des richesses a atteint une limite insupportable et infranchissable.

La survie du capitalisme ne tient plus qu'à la poursuite de l'exploitation de niches d'enrichissement jusqu'alors préservées. En ce qui concerne l'exploitation du travail humain, c'est la suppression des emplois, la baisse des salaires, les coupes sombres dans les prestations sociales. Quant à celle de la nature, c'est le pillage de tout ce qui génère encore des profits aux capitalistes. Le monde est ainsi devenu un champ de bataille entre prédateurs fortunés et populations toujours plus paupérisées qui résistent tant bien que mal à l'acharnement des pilleurs-prédateurs.

Plus qu'un vague souvenir

L'Etat-providence des périodes fastes du capitalisme s'est évanoui. Les partis politiques qui défendaient autrefois une certaine démocratie, deviennent des repoussoirs pour les citoyens-électeurs. Ainsi, tant les affrontements sociaux que les confrontations politiques ont cessé de pouvoir freiner la dérive despotique d'un système obsolète. Depuis le début de ce siècle, les attaques «néolibérales», de plus en plus virulentes, se sont multipliées. Elles s'intensifieront jusqu'à la faillite complète des systèmes économiques et étatiques actuels. Les conséquences de ces krachs restent la grande inconnue. Assisterons-nous à une large mobilisation et à

une contre-offensive victorieuse des populations menacées? Ou au contraire à leur écrasement au cours de guerres civiles ou entre nations, se traduisant par une misère généralisée ou des répressions massives comme lors de la crise des années 30? Les Etats, qui surveillent étroitement et fichent secrètement les personnes et communautés désireuses d'instaurer un contre-pouvoir économique et politique, semblent se préparer activement à ce deuxième scénario.

Les Etats-Unis d'Amérique forment un pays qui est passé directement de la barbarie à la décadence sans jamais avoir connu la civilisation.

Oscar Wilde

Penser l'avenir

Les conséquences du proche effondrement de notre civilisation, n'ont pas laissé indifférents cinq éminents chercheurs vivant au cœur du monstre, les Etats-Unis. Il s'agit d'historiens, économistes et sociologues qui se sont interrogés sur le devenir de la planète. Leurs analyses, consignées dans le livre: *Le capitalisme a-t-il un avenir?*, méritent qu'on s'y attarde. «Ce système, dit Wallerstein, présente aujourd'hui des signes de rupture qui permettent d'anticiper le déclin imminent» puisque «les limites internes et externes de l'expansion du «système monde» sont sur le point d'être atteintes. [...] Il est donc urgent de penser sérieusement à ce qui peut et devrait lui succéder, et à ce qui peut aider à imaginer un autre avenir» (Immanuel Wallerstein et al., *Le capitalisme a-t-il un avenir? La Découverte*, 2016, 325 p.).

Les cinq auteurs de ce livre qui doutent que le capitalisme puisse survivre, explorent les scénarios possibles pour l'avenir, imaginent quel système économique démocratique et égalitaire pourra le remplacer et s'interrogent sur le rôle que joueront les mouvements sociaux ainsi que leurs chances de réussite.

Pour Immanuel Wallerstein, historien, sociologue et économiste:

«Nous avons au mieux 50% de chances d'instaurer le type de «système monde» qui nous paraît le plus désirable. Mais 50%, ce n'est pas rien».

Pour le sociologue Randall Collins, «Le chômage technologique de la classe moyenne entraînera l'effondrement du capitalisme partout où il est aujourd'hui dominant [...]. S'agira-t-il d'une transition pacifique ou dévastatrice? Nous n'en savons encore rien».

Michael Mann, sociologue lui aussi, attire l'attention sur la place des Etats-Unis dans la débâcle: «La fin de l'hégémonie américaine aura donc lieu tôt ou tard au cours du prochain demi-siècle, et ce ne sera pas un spectacle agréable à voir». Quant aux «Etats des pays riches du Nord, moins affectés, ils pourraient ériger des barrières contre le reste du monde et se retrancher dans une forme de «capitalisme forteresse», de «socialisme forteresse» ou de régime «écofasciste».

Georgi Derluguian s'interroge sur ce qu'ont été les alternatives fascistes et communistes au capitalisme. Ni l'une ni l'autre «ne sont heureusement susceptibles de refaire surface sous leur forme traditionnelle, car leurs prémisses géopolitiques et idéologiques n'existent plus [...]. Les nationalismes extrémistes essaieront probablement d'orienter les forces de l'Etat moderne dans le sens d'un niveau extrême de coercition et de répression. Mais d'un autre côté, on verra apparaître des coalitions politiques se mobilisant autour du programme progressiste de justice universelle».

Enfin, Craig Calhoun conclut: «En supposant même que le capitalisme réussisse à se renouveler, ce nouveau le transformera lui-même et transformera le «système monde» moderne [...]. Si ce n'est pas le cas, on peut se demander quelle sera l'étendue de la dévastation que nous aurons à subir avant que n'émerge un nouvel ordre».

François Iselin



Chemins d'Espérance Jean Ziegler, Edition Seuil, 2016

Chemins d'Espérance: un beau titre de Jean Ziegler qui fait une réflexion sur «ces combats gagnés, parfois perdus, mais que nous remporterons ensemble.» Un titre que le journaliste Peter Rothenbühler n'aime pas. Et moi je n'aime pas monsieur Rothenbühler. Nous voilà quitte!

C'est avant tout un livre optimiste. Un grand panorama sur les actions de l'ONU, institution pour laquelle Jean Ziegler a déployé beaucoup d'énergie puisqu'il a été rapporteur spécial pour l'alimentation et qu'actuellement il est vice-président du comité consultatif du Conseil des droits de l'Homme, institution pour laquelle l'humanité ne peut que formuler de grands espoirs.

Il constate avec du regret et un peu d'amertume que l'ONU de notre

temps suit la pente descendante de la défunte SDN. Bien sûr que ces deux institutions étaient gonflées de beaux projets, de promesses radieuses, la fraternité semblait y jouer un rôle prépondérant mais les oligarchies de la finance ont miné les structures, dévié les attentes. L'ONU n'a pas pu ou su empêcher les guerres, les dictatures, le malheur de la faim qui tue des milliers d'êtres humains chaque jour.

Et pourtant Jean Ziegler est encore optimiste; c'est pourquoi il imprime le mot **Espérance** en rouge sur la couverture de son livre, et c'est bien. On a besoin dans notre actuel monde de désespérance d'un souffle qui affirme que les droits humains sont et resteront toujours valables, qu'on ne pourra plus les nier même s'il faut lutter pour résister au compresseur

du capitalisme qui abandonne les plus faibles au bord de la route sans se soucier d'un avenir fraternel, solidaire et empreint des qualités qui permettent à chaque être de vivre décemment, sans souffrir ni de la faim ni dans sa santé.

Je ne vous parle pas d'un livre qu'on lit comme un roman, mais comme la source d'une réflexion à laquelle il faut encore et encore revenir pour voir plus clair en chacun de nous et dans les soubresauts d'une société qui ressemble à un enfant perdu dans le noir et la peur.

Mousse Boulanger

Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits Salman Rushdie, Editions Actes Sud, 2016 – (320 pages).

Titre énigmatique, qui aussitôt pique la curiosité du lecteur. L'explication arrive très tôt dans la lecture de ce roman, ou plutôt devrait-on dire, de ce conte «oriental». Vous, je ne sais pas, mais en ce qui me concerne, lire Salman Rushdie est un exercice de liberté bienvenu, un moment de légèreté «lourde» de sens, cet instant de rupture où les équilibres en place, figés dans leurs impossibles contradictions, basculent vers un monde plus humain, plus tendre, plus drôle.

«... ils sont fantasques, capricieux, impudiques, ils se déplacent très vite, changent de taille et de forme et réalisent bon nombre de vœux des mortels, hommes et femmes, qu'ils en décident ainsi ou s'y trouvent contraints, et leur perception du temps est radicalement différente de celles des êtres humains. Il convient de ne pas les confondre avec les anges, même si certains récits anciens affirment à tort que le diable en personne... fut le plus grand des jins.»

Rushdie joue avec la perception que nous pouvons avoir des tristes événements qui jalonnent notre temps. Le monde magique confronté à l'existant devient passionnant, à la fois fantastique et réaliste, à la fois historique et futuriste. Mais à quoi peuvent bien correspondre ces deux ans, huit mois

et vingt-huit nuits? Une fois résolue, cette petite devinette apporte une saveur supplémentaire à ce livre dense et, j'ose le dire, «merveilleux» au sens du conte fantastique et érudit que nous propose l'auteur des *Versets sataniques*.

Pêle-mêle, vous croiserez la Princesse de la Foudre, une jinnia ébouriffante, amante d'Averroès et notre époque avec quelques uns de ses avanta-vénients.

Marc Gabriel

Vision du Jura d'un promeneur photographe

François Mercier, Imprimé par l'Imprimerie Rapidoffset au Locle

François Mercier n'est pas un écrivain, mais un photographe amateur qui a transformé son art en poésie. De formation horlogère, il a été président du Photo Club des Montagnes neuchâteloise, conservateur du Musée d'horlogerie du Locle, présidé le Club des loisirs du Locle (le plus ancien de Suisse), illustré de nombreuses publications et réalisé plusieurs films qui lui ont permis d'immortaliser ses voyages sur l'eau et sur la terre.

Dans l'ouvrage qu'il vient d'éditer à compte d'auteur, François Mercier montre l'amour qu'il porte au Jura. Maîtrisant aussi bien le noir et blanc que la couleur, il fait découvrir des paysages superbes, alternant la neige et le soleil, le brouillard et le givre, les vieilles fermes et les sapins majestueux. Il s'explique: «Le Jura neuchâtelois mérite une attention spéciale par la diversité des paysages qu'il présente: cours d'eau, lacs et plans d'eau, gorges profondes, tourbières aux allures de grand nord qui nous rappellent l'origine de ses paysages de la dernière glaciation et le tout sur un fond jurassien de pâturages et de forêts dans lesquels règne en maître le sapin.» François Mercier avoue une préférence pour les tourbières. En effet, pour le photographe, la tourbière est source de mille sujets propres à l'instant du moment. Les conditions atmosphériques, les variations des saisons, les couleurs des végétaux, le choix des sujets ainsi que la maîtrise des techniques utilisées pour la création de l'image, permettent que la photographie devienne un moyen d'expression et non un simple moyen de documentation.

L'ouvrage de François Mercier permet de découvrir un petit coin de pays magnifique. Et surtout, il invite à la sérénité et au respect de la nature. Adresse de l'auteur: Cardamines 15, 2400 Le Locle, tél. 032 931 57 80.

Rémy Cosandey



Les «Soupes d'ici et d'ailleurs»

Pour la sixième fois, les «Soupes d'ici et d'ailleurs» ont installé leurs marmites place de la gare à Yverdon-les-Bains. Du 1^{er} au 24 décembre, on offre une soupe gratuite, tous les soirs sauf le dimanche, de 16h à 20h... un moment de partage et d'échange ouvert à tous, sous une grande tente.

Les partenaires se sont organisés en association et prennent en charge la création annuelle de l'événement. Plus de 200 bénévoles, 30 associations et institutions servent chaque année 2000 litres de soupe et le double de café et de thé, se relayant pour faire goûter aux passants les saveurs du monde.

Tansformer des parachutes pour amortir les chocs de la vie

A L'Auberson, l'association *Sky-Zone attitude* aide les personnes en rupture à réintégrer le monde du travail en donnant une nouvelle vie aux toiles usées. Objets pratiques, imperméables, aux couleurs éclatantes ont un point commun: ils sont entièrement réalisés à partir de parachutes recyclés. La maison de paroisse offrait une opportunité et c'est là que se sont installés le fondateur de l'association, une «designer» sortie de l'Ecole de Genève et une couturière en formation de maîtresse socioprofessionnelle à Yverdon-les-Bains. Actuellement, une vingtaine de personnes travaillent à *Sky-zone attitude*, en situation de handicap, au chômage, en réorientation ou en rupture professionnelle. Chacun

travaille en fonction de ses besoins et de ses compétences, à l'atelier ou à domicile.

D'après 24 Heures du 20 décembre 2016

Un train de Noël pour la paix

Le gouvernement pakistanais a annoncé le lancement d'un «train de Noël» dans le but de faciliter les déplacements des chrétiens dans le pays à l'approche des fêtes. C'est une première pour la minorité chrétienne pakistanaise. Le train de la Pakistan's Railway doit traverser le pays pour arriver à Lahore le 24 décembre. Les wagons arborent des slogans de paix et d'harmonie. «Le but de ce train est de véhiculer un message d'amour, de fraternité, de paix et d'harmonie» a déclaré le ministre des droits de l'homme, l'unique chrétien de l'actuel gouvernement, dont le département a co-organisé la démarche.

De l'eau potable pour tous

Depuis son indépendance en 1991, la Moldavie se trouve dans un difficile processus de transition. Durant des années, son système d'approvisionnement en eau a été complètement négligé, en particulier dans les zones rurales. L'Aide humanitaire suisse a lancé un projet en 2001 dans le centre du pays: relier les communautés rurales à une source d'eau potable et construire des réseaux d'égouts. Des coopératives d'utilisateurs dans les villages ont permis d'impliquer la population, de la

responsabiliser et de garantir ainsi le bon fonctionnement des canalisations à l'avenir. En 2014, environ 40.000 personnes disposaient d'un robinet d'eau potable à la maison, quelques 14.000 maisons étaient équipées de toilettes dignes de ce nom. La troisième étape est de renforcer les compétences locales et de transférer le savoir au ministère responsable.

D'après le journal de la DDC, septembre 2016

Transition intérieure

Pain pour le prochain a créé un laboratoire de la transition intérieure en Suisse romande, avec un accent sur l'écospiritualité. Porté par la conviction qu'on ne sortira pas des crises écologiques et socio-économiques sans un changement profond de notre système de valeurs et de nos modes d'être et de vie, ce laboratoire entend contribuer à la transition vers un monde plus juste et respectueux de la nature, en synergie avec les alternatives qui émergent aux quatre coins du monde.

L'Occident s'écroule... Et alors?

Le thème de notre prochain forum a suscité beaucoup d'inspiration. En plus des personnes que nous avons sollicitées, nous avons reçu plusieurs contributions spontanées d'abonnés et de membres du comité rédactionnel. La plupart ont un point commun: elles sont beaucoup trop longues et dépassent la règle des 5700 signes pour «tenir» sur une page de *l'essor*. Compte tenu de leur intérêt, nous avons cependant décidé de ne pas les raccourcir. Dès lors, nous consacre-

rons deux numéros au forum «L'Occident s'écroule... Et alors?».

Tous les articles reçus ont la même importance. Nous avons choisi de les publier dans le numéro 1 ou dans le numéro 2 en fonction des nécessités de la mise en page (pas de recto verso) et de la volonté d'alterner ceux qui ont été rédigés par les personnes sollicitées et ceux provenant de lecteurs ou de membres de notre comité rédactionnel.

L' e s s o r

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction
Christiane Betschen, Mousse Boulanger,
Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Marc Gabriel Jehouda,
Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar,
Edith Samba, Bernard Walter.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L' e s s o r - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 1 5 m a r s 2 0 1 7
p r o c h a i n f o r u m : L ' O c c i d e n t d ' é c r o u l e . . . E t a l o r s ?